

Les discussions des philosophes

GASTON BERGER
Université d'Aix-Marseille

1. Le propre de la philosophie est d'être une discipline qui ne suppose rien derrière elle et ne reçoit de l'extérieur ni l'indication de ses fins ni la détermination de sa méthode. L'auto-critique est donc pour elle une obligation fondamentale et l'on ne sera pas surpris de nous voir soumettre à la réflexion l'objet même qui nous rassemble en un congrès, à savoir l'instauration de libres discussions.

Les discussions des philosophes provoquent souvent la moquerie du public et, ce qui est plus sérieux, celle des savants qui ne cessent d'ironiser sur nos conflits interminables, en les opposant aux querelles scientifiques qui ne sont pas moins vives mais qui prennent fin plus rapidement, donnent lieu à des solutions universellement acceptées et permettent un progrès véritable.

Or, par delà les critiques faciles et superficielles, cette reprise indéfinie des discussions philosophiques est un fait grave dont nous devons absolument rendre compte si nous ne voulons pas que notre entreprise sombre dans le ridicule ou que l'objectivité et le caractère progressif de la science attirent vers elle de plus en plus les esprits sérieux et exigeants. Question particulièrement importante à un moment où sous les formes les plus diverses la valeur et l'autonomie de la philosophie se trouvent si dangereusement mises en question.

2. Si nous étudions un système particulier, nous nous trouvons en présence d'un ensemble de propositions que leur auteur tient pour vraies. En outre, celui-ci a le sentiment de nous apporter sinon la solution totale des difficultés antérieures, du moins les éléments essentiels de cette solution. Pour lui, par conséquent, les discussions sont closes en droit. Enfin, dans chaque grande philosophie, le système est lié à une méthode, qui permet de le communiquer aux autres et d'en justifier les assertions à leurs yeux. C'est pourquoi

chaque philosophe original pense que les polémiques, closes en droit par sa découverte, doivent aussi s'arrêter en fait grâce à sa méthode.

Ces prétentions ne sont point chez les philosophes des exigences illégitimes, dues à quelque défaillance de leur sens critique. Elles sont inhérentes à la démarche philosophique même et l'on peut y voir les conditions formelles de toute pensée philosophique sérieuse: on ne saurait présenter ses idées sans y croire. Aussi voyons-nous les plus grands philosophes être convaincus que l'évidence de leurs résultats et la puissance de leur procédé de justification feront cesser après eux la plupart des discussions. Ils se sentent au début d'une période nouvelle, ils pensent marquer un tournant décisif, l'ère des luttes stériles va prendre fin. La logique d'Aristote ou l'analyse cartésienne, la révolution copernicienne de Kant et la méthode dialectique de Hegel, l'intuition bergsonienne et la réduction phénoménologique de Husserl devaient permettre à la philosophie de prendre un nouveau départ.

3. Pourtant, l'histoire de la philosophie nous montre qu'aucune de ces tentatives n'a atteint le but qu'elle se proposait. Les discussions ont continué après Kant comme après Descartes et Aristote. Bien plus: il apparaît maintenant tout à fait impossible de faire correspondre, comme l'avait cru Hegel, la valeur des philosophies à l'ordre de leur apparition historique. Les dernières ne sont pas forcément les meilleures. La notion même d'actualité est relative et variable. Hegel dont l'œuvre semblait à Léon Brunschvicg la survivance périmée de vieilleries sans intérêt est, pour certains modernes, le prophète des temps nouveaux. Et lorsque M. Gilson est passé de la sociologie moderne à Descartes, puis de Descartes à Saint-Thomas, il n'a pas eu le sentiment de s'enfoncer dans un passé mort, mais au contraire celui d'aller vers une lumière plus éclatante et plus sûre.

D'excellents esprits et notamment ceux qui admirent l'objectivité de la science pensent parfois que les discussions se prolongent parce que les définitions sont obscures ou vagues et les raisonnements ambigus: une bonne logique mettrait tout le monde d'accord. Quand des divergences se produiraient, il suffirait de mettre le raisonnement en forme et de développer un calcul analogue à celui des mathématiciens. Mais comment ne pas voir que, pour établir les règles de ce calcul, il faut déjà avoir une philosophie et pour avoir une langue sans ambiguïtés, il faut que la connaissance soit achevée — c'est-à-dire

encore que la philosophie soit à son terme. Il n'y a pas, ou du moins il y a peu de mystère dans l'idée de triangle. Aussi est-elle aisément isolable. Peut-on par contre donner un sens à des idées comme celles de "sujet", de "connaissance", d'"être", d'"intuition", ou d'"acte" en dehors même des systèmes dans lesquels ils s'engagent?

4. Une tendance très répandue à notre époque consiste à tout expliquer par des situations historiques et par des conditions sociales. Les systèmes ne feraient pas exception à cette règle. Ils seraient seulement le produit d'une époque. Une telle prétention nous paraît décidément insoutenable et il semble qu'il suffise d'examiner sans parti pris comment apparaissent les événements dans l'histoire pour se délivrer définitivement de tout historicisme absolu. Les systèmes les plus opposés sont contemporains mais, inversement, nous nous sentons en familiarité immédiate et profonde avec tel philosophe danois mort il y a cent ans ou avec tel sage hindou méditant dans la forêt il y a 25 siècles. Au moment où Auguste Comte croit découvrir sa loi des trois états, Maine de Biran fait la découverte inverse et pense que l'itinéraire philosophique doit nous conduire de la science positive à la réflexion métaphysique, puis de celle-ci à la méditation religieuse. Toute philosophie de l'histoire qui prétend faire correspondre l'ordre historique à l'ordre temporel doit éliminer certains éléments "aberrants", distinguer des "attardés" et des "précurseurs", c'est-à-dire soumettre l'histoire au jugement des idées au lieu d'apprécier simplement la valeur des idées en fonction de leur situation temporelle. La philosophie de l'histoire donne souvent l'exemple même du procédé de "mystification" qu'elle dénonce chez ses adversaires.

5. Nous pensons qu'on obtiendrait une compréhension plus profonde des systèmes et une explication véritable des discussions si l'on rattachait les philosophies aux personnalités individuelles et concrètes des philosophes, à leur nature singulière, disons le mot, à leur caractère. Si des oppositions irréductibles apparaissent entre des contemporains, si, par contre, des amitiés s'établissent par dessus les siècles, c'est qu'il y a des familles d'esprits qui se distinguent par leurs expériences fondamentales. *L'angoisse* est un état psychologique particulier et non une révélation métaphysique de valeur universelle, et, lorsqu'on prétend la révéler progressivement à celui qui d'abord prétend ne pas l'éprouver, il n'est pas certain qu'on ne la crée pas

en lui par une action d'influence, purement mondaine. *L'effort*, dont Maine de Biran fait en lui la douloureuse expérience et où il voit le "fait primitif" capable de supporter toute sa philosophie, est pour Berkeley l'occasion d'une joie toute simple. *L'évidence* même ne se donne que dans la conviction, c'est-à-dire qu'elle se manifeste par la plénitude de notre satisfaction intellectuelle, par le sentiment qu'il n'y a plus de questions à poser ni d'inquiétudes à avoir. Et Hobbes et Descartes croient en faire l'expérience dans des conditions exactement inverses.

La valeur même des procédés et l'allure de la recherche ne séparent pas moins les philosophes que leurs expériences fondamentales: *l'analyse* où Descartes voit le salut de la philosophie est dénoncée par Bergson comme l'artifice le plus dangereux. La *conciliation* que cherche Leibniz et que Hegel cherchera après lui, est en abomination aux philosophes de l'option, à tous ceux qui fuient les tiers partis ambigus et dénoncent le mensonge des synthèses, tels Nietzsche, León Brunschvicg ou encore Maurice Blondel, dont l'effort consiste à poser au départ une alternative rigoureuse et à montrer qu'elle persiste à travers toutes les conciliations illusoire. Il ne s'agit pas de la faire évanouir, mais de la maintenir devant une conscience qui doit la trancher. Ces indications ne sont évidemment que des exemples, dont on pourrait allonger presque indéfiniment la liste.

Nous pensons qu'il est d'ores et déjà possible à la caractérologie de faire plus que de suggérer des hypothèses explicatives très générales. Elle peut rendre compte, avec quelque précision et en entrant assez profondément dans le détail, des attitudes qui sont à la base des grands systèmes philosophiques.

6. Loin de faire évanouir l'objectivité de la philosophie, une telle élucidation caractérologique des positions métaphysiques est de nature à donner une valeur réelle à la recherche de la Vérité au lieu de se contenter de *parler* de Vérité absolue. Plus que le temps où il apparaît, le caractère d'un philosophe constitue sa véritable "situation". Les considérations que nous présentons tendent à rappeler que toute expérience est située. La connaissance des objets dans l'espace ne s'obtient pas en supprimant tout point de vue mais en tenant compte du système particulier des déformations que commande chaque point de vue. D'une manière tout analogue, le philosophe doit se délivrer de deux illusions opposées, dont la première consiste

à croire qu'on peut échapper tout à fait à la situation et penser en cessant d'être un homme et d'avoir une nature; dont la seconde est de donner une valeur universelle à nos "manières de voir" et de durcir en "choses" indépendantes et autonomes les vues que nous prenons sur un monde dans lequel nous ne sommes pas "pris" mais auquel nous sommes "présents" et dont le sens est d'être le même pour nous tous. Ni anges ni bêtes, nous ne devons être dupes ni de nos sensations ni de nos rêves.

7. De même que la caractérologie ne saurait se contenter d'allusions, mais doit inaugurer une série positive et réelle d'explications contrôlables, de même l'appréciation de la valeur de vérité des systèmes ne peut se satisfaire d'un symbolisme vague renvoyant une fois pour toutes à la correction perspective. Il est nécessaire et il est possible d'instaurer une critique objective des systèmes qui tiennent compte de la variété des caractères et de la diversité des points de vue, sans sacrifier l'Absolu de la Vérité. Elle ne saurait conduire évidemment à la construction d'une philosophie humaine unique, qui serait la seule philosophie "vraie" (ce qui nous ferait retomber dans les illusions que nous avons cherché à dissiper); mais elle peut être capable de mettre en évidence les défauts des philosophies fausses et de préciser des types d'erreurs particulièrement fréquents et graves. On ne peut qu'indiquer ici quelques unes de ces défaillances philosophiques, et notamment les trois plus importantes.

La première est la *description inexacte ou incomplète*, qui se fait notamment quand nous disons non ce que nous voyons, mais ce que la société et le langage nous suggèrent.

La seconde est celle des *philosophies partisans*, qui se maintiennent dans un point de vue unique mais déforment les faits pour les faire entrer dans leurs cadres.

Il y a enfin les *philosophies incohérentes* qui, plus sensibles aux exigences du réel, se refusent à le trahir mais changent inconsciemment de points de vue au cours de la recherche.

8. La recherche de la vérité s'épanouit ainsi en analyses concrètes et précises, la vérité n'étant ni un mirage ni une possession immédiate, mais la norme absolument exigeante qui oriente le processus indéfini de nos vérifications progressives. Et le rappel de nos situations concrètes doit nous permettre d'associer à nos travaux ceux qui, situés autrement que nous, découvrent d'autres aspects quand ils regardent

les mêmes choses que nous. Plus leurs positions initiales ou leurs goûts naturels seront différents des nôtres et plus leur témoignage aura pour nous d'importance.

Les discussions traduisent alors un effort de compréhension réciproque et non plus une intention polémique visant au triomphe d'une thèse particulière. Les philosophes pourront ainsi donner l'exemple d'une amitié réciproque sincère, qui puisera sa force dans un commun respect des valeurs absolues et des expériences singulières. Ils pourront donner aux autres hommes l'exemple d'une union qui ne soit ni celle, impensable, des contraires, ni celle, insupportable, de l'unification dans l'uniformité, mais celle d'une diversité respectée et féconde.